A MADAGASCAR.

Les mœurs des Malgaches.

Si le verbiage du Houve fait vraiment partie de sa dissimulation je dois convenir qu'il abuse de l'expédient. Il lui faut deux grandes pages d'écriture pour vous souhaiter le bonjour où vous demander «des nouvelles de votre fatigue». Les gens qui viennent de voyage sont accablés de lettres et de visites réitérées tendant à savoir «comment va la fatigue». La même réponse formulée vingt fois suffit à peine à convaincre cette sollicitude acharnée. Beaucoup de mots recouvrant une indigence d'idées voisine du néant telle est l'éloquence houve. Et cette abondance de mots n'a que très rarement le mérite d'une amplification rhétoricienne : presque toujours c'est du simple ressassement. Un Houve n'exprimera pas la plus brève proposition sans annoncer très longuement qu'il va l'exprimer et sans l'envelopper d'apostrophes oiseuses qui reviennent comme un refrain. Dans tout discours, écrit ou parlé, la précaution: «Ecoutez ce que j'ai à vous dire», tient plus de place que ce qu'on y dit.

Voici un échantillon de cette éloquence verbeuse. C'est le kabar prononcé par la reine, le 29 mars 1881, à l'occasion de la publication du code malgache.

La pièce est inédite.

Moi, Ranavalomanjaka, par la grâce et la volonté du peuple, reine de Madagascar et protectrice des lois de mon pays,

Voici de que je te dis, ô peuple!

Vous voilà donc réunis au jour où je vous ai fait appel, et vous avez répondu sans balancer à l'appel qui vous venait de moi Ranavalomanjaka, car vous êtes la foule qui ne brise pas la poitrine et la multitude qui n'épuise pas la voix de celle qui vous appelle. Appelés de jour, vous venez le jour; appelez de nuit, vous venez la nuit. Car vous m'obéissez à moi Ranavalomanjaka. Et je vous dis ma reconnaissance, ô peuple, et je vous dis ma gratitude. J'ai un père et une mère, puisque je vous ai, ô peuple. Aussi, vivez heureux. Que Dieu vous protège!

Or, voici ce que je te dis, ô peuple :

Dieu m'a désignée pour maîtresse de ce pays et de cette nation. Nul ne peut limiter mon autorité, ni s'immiscer dans mes commandements, car cette terre et ce gouvernement sont miens, et je cherche et pense sans cesse à faire ce qui peut embellir et améliorer ce pays, pour te rendre heureux, ô peuple!

N'est-il pas vrai, mon peuple?

Mais ce que je fais, mes ancêtres l'ont fait aussi avant moi. Lorsque l'Imerne fut pacifiée, Andrianampouinimerne l'organisa en six districts pour diviser les charges du gouvernement et rendre plus facile l'administration du peuple. Il mit des commissaires dans chaque district pour être les intermédiaires du gouvernement avec le peuple et pour être les intermédiaires du peuple avec le gouvernement. Dès lors, chacun fit tous ses efforts pour exécuter les ordres d'Andrianampouinimerne.

Du temps de Lehidama, celui-ci continua cette œuvre. Il créa des magistrats et divisa le peuple par cent et par mille pour administrer avec justice les intérêts de chaque population. Il leva des soldats et plaça des officiers sur les frontières pour l'appui du pays et du gouvernement, afin que chacun demeurât dans ses biens, suivant la parole d'Andrianampouinimerne, qui a dit aussi:

« La mer est la limite de ma terre.»

Et de son temps, Raboudinandrianampouinimerne a maintenu et continué ces choses.

Et Rasouhérimanjaka, elle aussi, a amélioré l'état du pays.

Et voilà que le temps est venu pour moi, Ranavalomanjaka. Dès que j'ai régné et que j'ai paru devant toi, peuple, à Andouhale, j'ai dit: « Je confie mon gouvernement à la providence divine.» Et en confiant ainsi mon gouvernement à Dieu, mon cœur et mon esprit désiraient de Dieu l'amélioration et le progrès de ce pays, ainsi que la situation tranquille de chacun dans son bien,—le petit dans le sien, et le grand dans le sien.

N'est-il pas vrai, ô peuple?

«Et alors, alors» nous nous arrêtons ici; car nous n'en finirions pas s'il nous fallait reproduire cette verbeuse proclamation qui pourrait se réduire en quatre lignes. Tout cela pour annoncer l'adoption d'un nouveau code.

La proclamation se termine ainsi:

Cela n'est-il pas bien, ô mon peuple?

Mais voici qu'on va vous lire la nouvelle loi de mon royaume et les noms des agents chargés de la faire exécuter, afin que vous les connaissiez, ô mon peuple?

Tel est, ou du moins tel était le style d'un discours officiel à Madagascar. Il se parlait encore dans les premiers temps de l'occupation, ce qui était un moyen d'arriver à convaincre l'indigène. Du jour que l'estimable Rasanjy devint le seul organe du peuple houve, il usa d'une phraséologie moitié française, moitié malgache, qui produisit l'effet le plus macaronique. Maintenant les inspirateurs de M. le gouverneur général de l'Imerne ne se donnent plus la peine d'introduire des locutions exotiques dans « ses » harangues. Rasanjy parle comme un préfet qui reçoit les pompiers ou le ministre: «Les travaux publics, comme ceux de la culture, sont poussés avec zèle»,—voir le Journal officiel de Madagascar. Il n'est compris que des seuls Français, mais les Houves préfèrent ça, c'est moins grotesque.

Mais on ne change pas plus aisément le style d'un peuple que son âme, et longtemps encore les Malgaches aimeront l'éloquence superfétatoire dont je viens de donner un exemple. Encore cette palabre peut-elle passer pour un modèle d'*imperatoria brevitas*. Le prêche d'un pasteur malgache qui évangélise en plein vent, à l'angle d'un carrefour, est dépourvu de tout plan, de toute méthode. Cela n'a ni commencement, ni suite, ni fin. Qu'importe! Tandis que l'orateur se grise du son de sa voix, cent badauds, autour de lui, se grisent de cette musique. Quant aux colloques familiers, rien ne peut donner une idée de leur creuse abondance. Deux Houves se rendant au travail rencontrent sur le chemin une banane gâtée: c'est peut-être un sujet fécond en plaisanteries ; toujours est-il qu'en voilà pour une conversation qui durera toute la journée et qui rendra la besogne plus supportable. L'ouvrier houve ne peut bien travailler qu'en parlant ou en chantant.

Le Marché, c'est la grande plate-forme où se plaisent la ruse et le verbiage de l'indigène.

Voici un dialogue pris sur le vif:

—Assurément, le morceau de bœuf que tu as là est un joli morceau de bœuf. Voilà ce que je te dis.

—Tu dis vrai. A mon tour, moi je te réponds: Le morceau de bœuf que j'ai là est un joli morceau de bœuf, certainement.

—Je te demande pour quel prix tu me le vendras?

—Voici ce que je te dis: si tu me donnes huit sous, tu emporteras ce morceau de bœuf.

—Cela est-il bien vrai?

—Cela est vrai, par *Andrianamitra!* (par Dieu!)

Un silence. L'acheteur reprend:

—Ce bœuf devait avoir de belles cornes.

—Oui, certes, il avait de belles cornes, longues et gracieuses comme une nouvelle feuille de bananier.

—Les cornes des bœufs qu'on tue à l'époque du *fandroana* (premier de l'an malgache) sont belles comme de beaux jeunes gens, frères jumeaux.

—La viande aussi des bœufs qu'on tue au *fandroana* est bonne ; et la culotte qu'on offre à la reine n'en est pas le plus mauvais morceau.

Suit une longue conversation, entremêlée d'anecdotes, sur les fêtes du *fandroana*. Tout en causant, l'acheteur choisit quelques débris de viande, quelques lambeaux de graisse, et les ajoute au quartier convoité. Soudain, montrant le tas :

—De sorte, m'as-tu dit, que si je te donne six sous, cette viande sera à moi et je l'emporterai à ma case?

Le marchand rit, très amusé d'une ruse à laquelle il s'attend, parce qu'on la lui fait presque tous les jours, et se borne à dire:

—Tu as mal entendu, j'ai dit: sept sous.

— Bah! fait l'autre qui, aussitôt, entame une nouvelle digression, parle du soleil, de la lune, des étoiles et surtout de la reine.

— Sais-tu que nous avons une belle reine? Oh! nous sommes bien heureux d'avoir une reine aussi belle.

La réplique ne tarde pas. C'est un hymne alterné. Le temps passe, lentement usé à ces vains propos sans lesquels le marché n'aurait aucune chance de se conclure, celui-ci devant être d'abord une occasion de parler beaucoup. Pas un instant, à l'inverse de ce qui se passe chez nous, l'acheteur n'a essayé de déprécier la marchandise. Il n'a cessé d'en faire l'éloge, tout en se rapprochant du prix qu'il veut en donner et en glanant, à droite, à gauche, de quoi grossir le lot. En fin de compte, le marchand lui laisse prendre pour cinq sous le morceau principal et les alluvions dont celui-ci s'est accru à la faveur de la causerie. Mais comme ce manège était prévu, on peut affirmer que le prix de cinq sous était exactement celui que voulait le vendeur dès le début du marchandage.

Notre promptitude à faire un achat est pour les Houves un sujet d'ahurissement. Ils n'y voient qu'une extrême facilité à nous laisser duper, et, sur ce point, n'ont pas bonne opinion de nous. Les Anglais, qui leur ont appris tant de choses, leur ont laissé ignorer la vérité de l'axiome : *Time is money.*

La fin dimanche prochain.

La gymnastique intellectuelle.

Conseils de style aux journalistes

On vient de publier des «Conseils de style», adressés par J. J. Weiss à un correspondant politique du «Journal des Débats». On y retrouve toutes les rares qualités d'esprit de l'auteur.

Il y a dans ces conseils une partie grammaticale et une partie littéraire. Les deux méritent d'être lues et méditées par tous.

Sans vous en apercevoir, vous abusez de la copulative «et». Les «et» et les «mais» sont une plaie. Vous êtes à l'abri des «mais»; coupez-les, s'il le faut, radicalement; ne craignez pas de les remplacer par des points et par des virgules; votre style en sera tout de suite allégé et clarifié ; les «et», trop nombreux, ne sont pas seulement inutiles et embarrasants, ils rendent le style obscure en réunissant des propositions qui quelquefois sont contradictoires ou qui ne sont nullement la suite l'une de l'autre. Les «et» ne sont bons et décessaires qu'entre les adjectifs, les attributs d'un même sujet et les mots régis par un même verbe ou adverbe. Défiez-vous aussi des phrases trop longues et trop bourrées de détails divers ; Elles ne conviennent pas beaucoup au journalisme. Enfin, faites-vous dans la tête, avant chaque correspondance, un plan, si possible, paragraphe par paragraphe de ce que vous voulez dire; quand vous l'aurez conçu, ne vous laissez pas distraire par le courant de la plume. Autrement, vous vous exposez à entremêler l'une dans l'autre des idées différentes ou même disparates. Vous devez faire d'autant plus attention à ce dernier point qu'étant très apte à la politique et y pensant beaucoup, vous mettez souvent dans vos correspondances plus d'idés que vous n'en pouvez développer, faute d'espace et de temps. Une idée claire à l'homme compétent qui la conçoit, même une idée très simple, n'est souvent pas saisie du public incompétent, si on ne la lui explique pas avec quelque étendue. Où l'étendue manque, et dans le journal elle manque souvent par la force des choses, il y faut suppléer par une grande rigueur de méthode et de plan.

. . . . . .

Vous lisez nécessairement beaucoup pour votre plaisir et votre instruction, il faut lire aussi «en matière d'exercice».

Cette gymnastique de style consisterait à lire et à relire chaque matin, même au besoin de se réciter à haute voix certaines pages favorites d'auteurs classiques. Les auteurs ou ouvrages qui conviennent le mieux pour former et affermir le style d'un écrivain politique sont : les sermonnaires, de préférence Bourdaloue et Massillon; les ouvrages critiques de Fénélon (Lettre à l'Académie, Dialogues sur l'éloquence), les principaux morceaux critiques de Diderot, les controverses de Jean-Jacques-Rousseau (Lettres à d'Alembert et surtout Lettres de la Montagne), les écrits historiques de Voltaire, les lettres de Voltaire et de Rousseau, La Bruyère et Paul-Louis Courier, les belles scènes de Racine et de Corneille. Ce serait aussi un très bon exercice, de lire de temps en temps en latin:

1. Quelques discours ou passages de discours de Cicéron ;

2. Un discours de Bismarck ou une dépêche de Palmerston, soit dans l'original, soit dans une bonne traduction française.

La gymnastique intellectuelle recommandée par J.-J. Weiss est excellente assurément. Mais combien de journalistes politiques aujourd'hui, même et surtout parmi ceux qui siègent au Parlement, connaissent autrement que par le titre les œuvres de Bourdaloue, de Massillon et de Fénélon, et sont en état de lire dans le texte un discours de Cicéron?

La capttulation de Baradas

Le mois de septembre occupe une place glorieuse dans l'histoire de l'Indépendance du Mexique, comme on va le voir dans le récit suivant :

C'est par la capitulation de Baradas que se termina la suprême tentative de l'Espagne pour ressaisir le Mexique, l'une des plus belles parmi les immenses colonies qu'elle possédait dans ce continent américain où elle n'en possède plus une seule, car Cuba fait bien partie de l'Amérique, mais non pas du Continent, et qui lui avaient toutes échappé dans l'espace de moins de vingt ans.

Il en avait d'ailleurs coûté cher au Mexique pour conquérir son indépendance, car c'est le 16 septembre 1810 que le curé de Dolorès, petit village situé à environ 70 lieues N. O. de Mexico, avait levé l'étendard de l'indépendance en entraînant avec lui ses paroissiens. Victorieux d'abord et arrivé presque aux portes de Mexico, Miguet Hidalgo avait été battu ensuite, obligé de remonter vers le nord pour se rapprocher des Etats-Unis, livré dans sa retraite par un de ses lieutenants (voir 21 mars), et fusillé le 27 juillet 1811 à Chihuahua (100 à 110 lieues droit à l'E. du port de Guaymas sur la mer Vermeille).

Hidalgo tombé, un autre curé avait pris sa place, José Morelos; après une lutte de quatre ans, souvent victorieuse, lui aussi avait été vaincu, pris et fusillé en 1815 (voir 22 décembre) : après lui s'étaient succédé Téran, pris à son tour le 21 janvier 1817, puis l'avocat Rayon qui eut le même sort, et le jeune Mina, aussi malheureux qu'eux, fusillé le 11 novembre 1817, fils ou tout au moins parent de celui qui nous avait fait en Espagne une si terrible guerre de guerillas.

Tant d'insuccès n'avaient pas découragé les mexicains, des chefs intrépides tenaient toujours la campagne, et il arriva qu'un jour (voir 24 février 1821) ce fut le colonel chargé par le vice-roi espagnol de les réduire, qui se mit lui-même à leur tête en proclamant l'indépendance du Mexique comme royaume séparé, avec offre du trône au roi d'Espagne Ferdinand ou à l'un des Infants; et ce fut lui qui le 18 mai 1822 fut proclamé Empereur par ses soldats; il s'appelait Iturbide et prit le nom d'Augustin Ier.

Il n'y eut pas d'Augustin Second, car alors commença pour le Mexique la serie de révolutions intérieures au milieu desquelles il allait se débattre pendant quarante ans. Dix mois après, le 19 mars 1823, Iturbide, était forcé d'abdiquer devant la République et de s'embarquer pour l'Europe.

Il avait pris goût au trône et eut la malheureuse idée de revenir l'année suivante essayer de reprendre le sien ; c'est lui qui fut pris, et la République Mexicaine, qui n'est pas clémente aux Empereurs, le fusilla comme elle devait plus tard fusiller Maximilien (voir 19 juin).

Alors les Présidents se succédèrent, et en 1829 l'Espagne, mal résignée à la perte de sa colonie, envoya une expédition pour essayer de la reprendre à la faveur du désordre, sous le commandement du général Baradas; c'est cette expédition qui, acculée à l'embouchure de la rivière de Tampico (sur la côte à mi-distance entre Vera-Cruz et la frontière des Etats-Unis), fut forcée de capituler le 11 septembre, et fit en même temps la fortune de Santa-Anna, gouverneur de Vera-Cruz ; il avait été l'un des premiers à prendre les armes contre cette suprême tentative d'invasion, cela lui valut une sorte de dictature que, soit sous son propre nom comme Président, soit sous celui de ses créatures, il exerça pendant près de vingt ans.

Elle fut telle que les Mexicains l'appelèrent le « Diable boiteux», lorsqu'en 1838 il eut perdu une jambe à l'attaque que firent les Français de la Vera-Cruz (voir 5 décembre), après le bombardement de Saint-Jean d'Ulloa.

UN IMPULSIF.

La théorie de l'impulsion.

Un journal a publié récemment de curieux renseignements sur ce Raymond Sampau qui vient d'être finalement condamné à mort pour tentative d'assassinat sur le chef de la police de Barcelone. Tout le monde l'avait pris pour un anarchiste; il parait que c'était une erreur, mais il faut avouer qu'on pouvait aisément s'y tromper. D'après les documents livrés à la publicité, Sampau n'était ni anarchiste, ni révolutionnaire, ni même républicain; il était félibre!

Une pareille révélation est bien faite pour déconcerter quiconque a pu assister aux paisibles ébats des félibres parisiens, dans le parc de Sceaux ou aux environs de l'Odéon. Le félibre passait ici pour un etre bruyant, mais inoffensif. C'est qu'il y a félibres et félibres. Le félibre de Barcelone diffère du félibre de Paris,—question de latitude et de climat—et même en Catalogne, tous les coreligionnaires de Sampau n'ont sans doute pas des passions aussi vives.

Il n'en est pas moins vrai qu'en braquant son revolver sur M. Portas, ce Sampau a voulu défendre la cause du félibrige catalan. Il est l'auteur d'un factum où il expose que les libertés et la langue catalanes sont indignement opprimées par le gouvernement centralisateur castillan. Il fait un brûlant éloge de cette langue qui, dit-il, «a produit des chefs-d'œuvre et qui est vivante et imagée comme la langue italienne». Il compare aux bachi-bouzouks les critiques madrilènes qui exécutent sommairement les productions des poètes catalans, dont ils ne comprennent pas l'idiome. Enfin, il est fédéraliste et réclame l'autonomie pour sa province. Bref, il professe, à l'endroit de la Catalogne, des théories sensiblement analogues à celles des félibres français, concernant la Provence.

Son originalité commence à sa méthode de propagande. Au lieu de faire des conférences, de publier des brochures ou d'organiser des banquets, Sampau arma son revolver. Avec ce système, le succès est sûr. Les autres risquent de n'avoir ni lecteurs ni auditeurs; lui, il était certain de ne pas passer inaperçu du public. Maintenant, cette réclame tapageuse sera-t-elle productive? Le félibrige catalan compte-t-il aujourd'hui plus d'adeptes que la semaine dernière? On en peut douter, mais aussi n'est-ce sans doute pas l'objet exact que s'était proposé Sambau.

A vrai dire, il est probable qu'il ne s'en était bien nettement proposé aucun. Ce décentralisateur acharné est, avant tout, un « impulsif». Tel est, nous semble-t-il, le terme par lequel les médecins désignent aujourd'hui les individus, irréfléchis et à demi inconscients, chez qui nul frein ne peut retarder le passage immédiat de la conception à l'acte. Sampau, abhorant les Castillans, fit le geste de la haine à l'encontre du premier qui se trouva sur son chemin. Une sorte de paralysie partielle du cerveau empêcha le fonctionnement de ces crans d'arrêt que constituent, chez les esprits sains, les objections raisonnables. Il ne songea pas que son crime était injuste, attendu que M. Portas n'avait pas de responsabilité personnelle dans les malheurs du dialecte catalan ; inutile, puisque la mort de ce fonctionnaire n'aurait pas avancé d'un jour la « Renaissance catalane»; périlleux enfin, étant punissable de la peine capitale. Jusqu'à l'instinct de la conservaion qui disparait chez ces détraqués!

Tout de même, si ce sont des malades, il ne faut pas oublier que leur maladie n'est pas sans danger pour les passants. Cette nouvelle façon de trancher les débats politiques et littéraires semble tendre à se généraliser. La formule célèbre: « On ne discute pas avec ses adversaires, on les supprime!» est devenue la devise de ces hommes d'action d'un nouveau genre et dont le nombre va toujours croissant. La médecine a cru faire assez pour eux en les baptisant de ce nom d'« impulsifs » qui est en effet clair et pittoresque; mais est-ce que la police ne va pas un peu songer à nous?

LA

Doyenne des Gens de Lettres.

Le *Figaro* citait récemment le nom du doyen des journalistes, M. Eugène Veuillot âgé de quatre-vingt-neuf ans.

On a, depuis, proclamé doyen de la Société des auteurs dramatiques M. Ernest Legouvé, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Si les Gens de lettres n'ont point de doyen, ils ont une doyenne dont ils peuvent se vanter, car MM. Veuillot et Legouvé ont encore bien des années à vivre avant d'être aussi âgés qu'elle.

C'est Mme du Bos d'Elbhecq qui, née le 13 mai 1799, est donc entrée dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année.

Elle est loin de s'en réjouir : elle a vu mourir son mari et son fils, et s'est retirée à Angers, 35, rue de la Madeleine, au couvent des Dames Augustines.

Le nombre de ses écrits est considérable: leur seule énumération nous demanderait une colonne. Elle a publié des romans, des nouvelles, des ouvrages d'histoire, des variétés.... et ne demande qu'à recommencer.

Un de ses romans *le Père Fargeas*, a été tiré à 33,000 exemplaires, par la maison Hachette, et continue à se vendre. Il lui a valu une médaille d'honneur de 1re classe de la Société d'encouragement au bien.

Je viens de feuilleter les lettres que Mme du Bos est forcée d'écrire à la Société des Gens de Lettres — où elle est entrée en 1846 et dont elle est pensionnaire — pour envoyer, chaque année, son certificat de vie.

Chose étrange, son écriture est aujourd'hui plus ferme, plus nette qu'il y a vingt ans, et plus la vieillesse s'avance, moins elle semble lui peser.

Si Mme du Bos, néanmoins ne cesse point de s'en préoccuper, elle en était plus affligée, il y a vingt ans, qu'aujourd'hui. On doit se faire à l'âge comme à tout.

En 1887, elle écrivait d'une main tremblante:

.. Voici mon certificat de vie. Chaque fois que je vous l'adresse, j'y joins mes plus sincères remerciements. Plus mes années s'accumulent, plus je sais gré à la Société de m'aider à les supporter.

En 1893, lettre douloureuse, non point parce que la sociétaire vient d'acquérir par l'âge son titre de doyenne, mais parce qu'elle vient de perdre un vieil ami de sa famille, l'amiral Ribours.

Le 4 décembre 1895, cette vaillante épitre :

.. Je travaille toujours.

Outre un ouvrage terminé, j'arrive à la fin d'un second roman écrit, comme le premier, pour les bibliothèques et les soirées de campagne, l'un et l'autre selon les véritables principes catholiques.

En notre temps, ils ne sont plus de mode. Cela reviendra...

Mais à mon âge on est pressée.

Enfin, cette année, le 2 juin, Mme du Bos écrit :

Monsieur et cher confrère,

Une forte grippe me met peut-être en retard, puisque je vous adresse seulement aujourd'hui mon certificat de vie pour ma quatre-vingt-dix-neuvième année. Je vous en fais mes excuses et vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments de confraternité pour vous et les membres de notre Société.

Et cette lettre est tracée d'une main si mâle, que le délégué, M. Edouard Montagu, espère bien en recevoir de semblables.

—Quand on écrit de la sorte, me disait-il hier, on meurt centenaire.

Tous nos vœux à notre doyenne. Nous lui savons gré de prouver si vaillamment qu'on peut, sans fatigue, être femme de lettres depuis l'âge de vingt ans jusqu'à la quatre-vingt-dix-neuvième année, c'est-à-dire pendant soixante-dix-neuf ans : C'est très encourageant.

CALEMBOUR.

On montrait à une jeune fille un anneau qui avait été porté par Guillaume Tell, le libérateur de la Suisse. « Oh! dit-elle naïvement, il y a longtemps que je connais la «bague à Tell.»

---

de près les incrustations de Boule et les ornements de cuivre.

Sa main caressait les tiroirs comme si elle en eût étudié les serrures. Mais la clef était absente.

Elle se releva enfin, et d'un air tout simple, presque enfantin, demanda :

—Et c'est ici, je suppose, que vous serres vos précieux papiers?

—C'est ici, répondit Gaston en souriant avec complaisance.

—Des papiers diplomatiques sans doute?

—Oui, quelques-uns.

Elle le regarda avec admiration. Puis, sur un ton incrédule :

—Et l'on confie de pareils documents à d'aussi jeunes gens que vous?

Mon cher, c'est à peine croyable!

—Mais, répliqua Gaston un peu froissé, on ne les confie pas à tout le monde.

Quant à moi, je crois mériter la confiance de mes supérieurs.

—Je sais, je sais, mais enfin vous avouerez que c'est une terrible responsabilité pour vous.

Gaston garda un moment le silence, puis reprit son amabilité;

—J'ai là dans ce tiroir des pièces vraiment d'importance.

..On m'a chargé avant hier, de faire un rapport sur la correspondance échangée, il y a quelques mois, entre le quai d'Orsay et le cabinet de Saint-Petersbourg.

—Une correspondance....à quel sujet? demanda lady Audlep, dont les yeux commençaient à briller.

—Au sujet de l'occupation anglaise en Egypte, ma chère.

—Quelle occupation anglaise? demanda-t-elle en reprenant son air de naïve ignorance.

— Allons, allons, ma belle amie, s'écria Gaston en riant, je vois que vous vous occupez assez peu de politique.

Lady Audley réprima un sourire, éteignit la flamme de son regard, et de plus en plus candide:

— En effet, la politique ne m'intéresse guère ; je n'ai jamais pu la comprendre.

Elle fit une courte pause, puis reprit avec enjouement :

—Mais non, vous vous moquez de ma simplicité, mon bel ami!

Ce n'est pas à votre âge que l'on détient des secrets d'Etat!

Le jeune Lachesnaye rougit de colère, et d'un air profondément blessé:

—Vous êtes, ma chère, plus incrédule que feu saint Thomas. Eh bien! voyez.

Il tira de sa poche une clef, l'introduisit dans la serrure de l'un des tiroirs, l'ouvrit et en sortit de larges enveloppes décachetées et portant au dos la griffe ministérielle.

Lui mettant alors sous les yeux les débris d'un cachet rompu portant encore l'empreinte d'un aigle à deux têtes:

—Eh bien, voilà qui vient de Pétersbourg; êtes-vous enfin convaincue?

—Oh! laissez-moi regarder encore! s'écria lady Audley.

En même temps, allongeant la main, elle voulut lui arracher le papier.

—Ah! mais non! répliqua-t-il d'un ton bref. J'ai eu tort, grand tort même de sortir ces pièces de mon bureau.

C'est par faveur spéciale qu'on m'a permis de les emporter chez moi.

Le travail est urgent et l'on a pleine confiance en moi!

Il remit aussitôt les enveloppes en place, referma le tiroir et glissa la clef dans sa poche.

Comme il avait courbé le front pour refermer son bureau, il n'avait pu voir le regard aigu, presque cruel de lady Audley qui suivait avec attention chacun de ses mouvements.

Quand il se retourna elle avait repris sa physionomie placide et souriante.

—Ah! s'écria-t-elle en étouffant un bâillement, je suis contente que vous ayez caché vos affreux grimoires.

Non seulement je ne comprends rien à la politique, mais de plus elle me donne la migraine.

Et à présent, lovy, que je connais votre *home*, je veux m'y installer confortablement.

Tenez, vous allez me débarrasser de mon chapeau et de mon mantelet.

En même temps elle ôtait ses gants et s'affaissait sur un fauteuil.

—Ah! murmura t-elle en fermant ses paupières, qu'on est bien ici!

Toutefois il manque une chose pour que mon bonheur soit complet.

—Quoi donc? demanda Gaston de Lachesnaye, dont les yeux étincelaient d'espoir.

—Une tasse de thé, mon ami, tout bêtement, répliqua-t-elle en souriant.

—Votre bonheur tient à peu de chose, ricana-t-il un peu dépité.

—Parfaitement....Oh! ne me regardez pas de cet air indigné! Je suis Anglaise, vous le savez, et ne puis me passer de mon five o'clock.

—C'est que, fit Gaston, mes domestiques sont absents et je ne sais comment....

—La belle affaire! C'est moi qui ferai le thé. Apportez une bouilloire, des tasse, une théière.

Nous placerons le tout sur cette petite table ét nous luncherons ensemble.

Oh! quel plaisir nous allons avoir! Nous jouerons aux nouveaux mariés au premier quartier de la lune de miel.

Elle fit une pause, puis d'une voix brève, presque péremptoire:

—Allons, faites ce que je vous ai dit et dépêchez-vous, grand fainéant.

Le jeune homme sortit et quelques minutes plus tard revenait avec un plateau chargé d'un service à thé.

—Je crois que j'ai apporté tout ce qu'il faut, dit-il assez gauchement.

Et il déposa le plateau sur un guéridon.

—Very well! Et maintenant, asseyez-vous là en face de moi, tandis que je vais vous confectionner un breuvage dont vous me direz des nouvelles.

Elle alluma la lampe à esprit-de-vin, mit du thé dans la théière, le laissa infuser quelques instants et remplit les tasses. En même temps, elle promenait son regard sur le plateau pour s'assurer que rien ne manquait.

Gaston la contemplait avec une admiration passionnée.

Il se disait qu'il avait devant lui un charmant motif de tableau.

La jolie Anglaise avec son visage de keepsake penchée sur le guéridon tout scintillant d'argenterie et de porcelaine de Saxe et où s'évaporait l'odorante et chantante vapeur de Pékoé.

—Voyons si tout y est, disait-elle.... Tiens, vous avez oublié la crème, étourdi!

—C'est ma foi vrai! Mais je je ne sais s'il y en a dans la maison.

—Ah! c'est dommage. Mais à la guerre comme à la guerre! Nous la remplacerons par quelques gouttes de cognac ou de rhum. Vous devez en avoir, je suppose?

—J'ai en effet du vieux Martinique dans les placards de ma salle à manger.

—Eh bien! allez vite le chercher, mon ami, le thé est fait et va se refroidir.

Gaston sortit de nouveau, lady Audley le suivit du regard.

Par la porte entre-bâillée elle le vit prendre une chaise et s'efforcer de d'atteindre le plus haut rayon d'un placard.

Rapidement alors, l'Anglaise tira de sa poche une mignonne bonbonnière en vieil argent.

Elle l'ouvrit et en sortit une minuscule pastille verdâtre et la jeta dans une des tasses.

Puis elle glissa la boîte dans sa poche. Presque aussitôt Gaston revenait avec un flacon de rhum.

—Donnez-le-moi, fit l'Anglaise, que je verse de mes blanches mains!

Et elle riait d'un air de petite folle, avec des mines de fillette écervelée.

Elle versa la valeur d'un petit verre d'alcool dans la tasse et fiévreusement remua le mélange avec la cuillère.

—Tenez, voici pour vous, dit-elle, je vais en verser autant pour moi.

—Merci, je ne suis pas grand amateur de thé, répondit Gaston, et....

—Je crois bien! dans vos salons parisiens on ne vous offre de l'insipide eau chaude.

Mais celui-ci! ah! celui-ci, goûtez-le seulement et vous verrez!

— Préparé par vos mains, fit galamment le jeune homme, il doit être exquis!

Il prit la tasse et en avala le contenu d'un seul trait.

— Eh bien! interrogea l'Anglaise avec un sourire qui demandait un compliment.

— Pouah! je le trouve bien amer, votre thé!

— Vraiment? j'ai peut-être mis trop de rhum; en voulez-vous une seconde tasse?

— Non, merci, une seule suffit pour mon bonheur, fit le jeune homme en riant.

— Ah! vous n'êtes pas Anglais! Vos goûts sont différents des miens! Je le regrette.

Quant à moi, je tiens à savourer longuement mon plaisir!

Et elle prenait voluptueusement son thé, le buvait à petites gorgées.

Gaston cependant, devenait très rouge; ses yeux, étrangement dilatés, papillotaient....

Il se leva, fit brusquement quelque pas dans la chambre.

Puis, avec accablement, il se laissa tomber dans un fauteuil.

A continuer.

Après la diète d'un voyage sur mer, pour prévenir les furoncles et les éruptions, et pour aider à l'acclimatation, servez-vous de la Salsepareille d'Ayer.